

En guise d'introduction, par NASIM VAHABI

L'idée de ce projet a germé en 2018 dans un café-librairie de Téhéran. Une écrivaine, un journaliste littéraire et un libraire discutaient de la littérature iranienne d'aujourd'hui, des sentiments que partagent les écrivains iraniens, qu'ils vivent en Iran ou en exil, et des points communs entre ceux qui subissent la censure et ceux qui jouissent de la liberté d'expression. Comment continuent-ils à tenir malgré tout ? Pourquoi tiennent-ils à ce point à écrire ? « Dans ce pays, ça a toujours été comme ça ; toujours des bouleversements et des déchirements, et toujours une résistance », dit l'un, et il poursuit : « C'est toujours l'imaginaire qui vient à l'aide : des formes littéraires façonnent notre cordon ombilical. »

Les historiens de la littérature persane sont unanimes pour dire que la nouvelle persane moderne naît en 1921 à Berlin, le jour où Mohammad Ali Djamalzadeh¹, le plus jeune membre d'un cercle d'écrivains et d'intellectuels iraniens qui publiait une revue politico-culturelle dans cette ville, lit son récit devant ses confrères. Ce récit, rédigé dans une langue populaire avec une structure narrative simple, ne reproduisait pas les mêmes modèles que d'habitude. Le public salua pour son style original cette œuvre intitulée *Il est doux le persan*. Quelques jours plus tard, la prestigieuse revue *Kaveh* de la diaspora iranienne la publia et annonça la naissance d'un nouveau genre littéraire dans le monde de la littérature persane : la nouvelle. Cette naissance fait partie des conséquences du profond ébranlement social et culturel qui marque l'Iran de la fin du XIX^e siècle.

Nous ne pouvons pas parler de la littérature persane moderne sans évoquer son passé, marqué par les bouleversements historiques et sociaux, et par conséquent culturels, son bilinguisme littéraire imposé puis adopté, et son histoire jalonnée par trois chocs significatifs. Le premier se produit au VII^e siècle : la Perse, placée sous l'autorité des califes, devient musulmane et se lance dans une réunification culturelle inévitable. L'arabe devient la langue des savants persans, et la culture persane inspire les penseurs arabes. Par

1 Mohammad Ali Djamalzadeh (1892-1997), écrivain, journaliste et traducteur de Molière, Schiller et Ibsen, est né à Ispahan, en Iran. Il a fait ses études à Beyrouth et à Lausanne. Diplômé de droit de l'université de Dijon, il a vécu à Berlin et est mort à Genève. Son premier recueil de nouvelles, *Il était une fois*, fut publié à Téhéran en 1921. Certaines nouvelles de Djamalzadeh ont été traduites en français par Stella Corbin et Hassan Lotfi et publiées en 1959 sous le titre *Choix de nouvelles* par les éditions Les Belles Lettres.

ailleurs, la langue persane, bien qu'elle adopte l'alphabet ainsi qu'une grande quantité de mots arabes, préserve son système grammatical et son vocabulaire fondamental, restant fidèle à sa famille linguistique indo-européenne. Le deuxième choc survient au XIII^e siècle alors que le pays est profondément marqué par l'invasion sanglante des Mongols, sous la conduite de Gengis Khan. Leur règne dévastateur voit l'exécution de plusieurs savants, cause l'exil d'un grand nombre de poètes et de philosophes, et ralentit le développement scientifique et culturel. Néanmoins, en prenant du recul, on peut retenir le besoin de témoigner qui se manifeste sous la forme de l'historiographie et par la rédaction de traités en prose. À la fin du XIX^e siècle, le pays connaît un troisième ébranlement : il s'agit de la rencontre avec la modernité à l'européenne. Dans les trois cas, un profond changement socioculturel se révèle inéluctable. Si après la conquête arabe et l'invasion des Mongols, comme une riposte à ces événements, la poésie persane classique atteint son apogée entre les X^e et XV^e siècles, la rencontre avec la culture européenne participe à l'émergence de nouvelles expériences dans les styles de narration de la prose persane.

La reconstruction du système politico-social liée à l'importation de la modernité occidentale dans l'Iran du XIX^e siècle est en effet à l'origine d'une série de changements qui engendrent à leur tour des bouleversements fondamentaux dans les traditions du pays. Tout commence par une réforme du système éducatif : ouverture de nouvelles écoles à l'européenne avec des professeurs venus de pays étrangers et envoi en Europe d'étudiants pour se former aux savoirs modernes. C'est ensuite le développement de l'imprimerie qui donne naissance à la presse écrite et suscite un grand mouvement de traduction et de publication d'ouvrages littéraires et scientifiques européens. Comme le décrit Christophe Balaÿ dans ses remarquables études sur la prose persane moderne¹, l'exploration de voies inconnues associée à cette ouverture à la modernité européenne révolutionne la structure culturelle du pays. La littérature persane, qui prend racine dans une poésie millénaire, n'est pas épargnée. Ébranlée par les idées et les formes neuves qui surgissent de ces transformations sociales, la prose persane absorbe les apports extérieurs et, tout en restant fidèle à son passé, prend le chemin de l'émancipation.

Dans cette recherche perpétuelle d'identité et de liberté, la politique et la littérature semblent indissociables. La révolution constitutionnelle de 1906 permet à la société de vivre une période d'effervescence caractérisée par la multiplication des journaux libres qui publient des articles dans une langue accessible au peuple. Ce langage assimilé par la presse écrite affirme le désir de la jeune génération de s'ouvrir à des expériences novatrices qui dépassent les sentiers battus de la prose traditionnelle, souvent caractérisée par de

¹ *La crise de la conscience iranienne*, L'Harmattan, 2017 ; *Aux sources de la nouvelle persane*, IFRI, 1983.

longues phrases rythmées et ornementées. Certes, les contes, les récits courts, les journaux de voyage et les récits épistolaires sont considérés comme les ancêtres de la nouvelle comme genre, mais la publication en 1921 de la nouvelle de Djamalzadeh, rédigée en persan dans une langue qui s'affranchit des codes jusque-là en vigueur, se révèle un acte fondateur. Vivant à Berlin, Djamalzadeh publie à Téhéran son premier recueil de nouvelles la même année, et sa préface à ce recueil, qui suscite des réactions controversées, est reconnue par les historiens de la littérature iranienne comme un manifeste de la prose persane moderne.

Ce n'était pas la première fois que les exilés jouaient un rôle actif dans la création littéraire persanophone ; ce ne fut pas la dernière fois non plus. L'imaginaire des écrivains iraniens a souvent été marqué par les événements socio-historiques. Le bannissement politique, les contraintes économiques ou sociales, ou encore le choix personnel sont les principales raisons qui poussent les écrivains à quitter leur pays. L'histoire de la littérature persane confirme en effet que depuis plusieurs siècles l'exil s'est rarement dissocié de la vie de cette littérature, qui était loin d'être un long fleuve tranquille. De la Perse à l'Iran¹, d'un coup d'État à l'autre, de révolution en révolution, elle est marquée par les déchirements ; les répressions politiques à l'époque du chah dans les années cinquante et soixante, la purge d'après la révolution de 1979, la guerre des années quatre-vingt et ses conséquences, les arrestations des années 2000, et la vague d'exils en 2010 en sont des exemples. De ce fait, chaque époque suscite, avec ses échecs et ses expériences, une nouvelle prise de conscience qui contribue à ciseler la littérature en lui apportant de nouvelles images, de nouveaux langages et de nouvelles pistes de réflexion.

Dans cette expansion, le genre que constitue la nouvelle obtient un succès qui ne s'est pas démenti par la suite. À tel point que les éditeurs iraniens (en Iran ou de la diaspora) n'hésitent pas à publier des recueils de nouvelles. La nouvelle est ainsi devenue, depuis sa naissance, indispensable au rayonnement de la culture littéraire iranienne. Trouvant sa source dans les histoires courtes et les contes, elle s'affirme comme un acte de résistance encouragé par la passion et le désir de rêver malgré tous les obstacles, de résister pour rester fidèle à ses rêves et de raconter pour vivre et survivre. Dans cette perspective, les écrivains iraniens contemporains, qu'ils vivent en Iran ou à l'étranger, qu'ils s'expriment en langue persane ou dans une autre langue, mènent la même résistance et partagent la même passion pour raconter leur histoire. Aujourd'hui à la croisée de plusieurs cultures, langues et imaginaires, la littérature iranienne s'épanouit parallèlement en Iran et en

1 Le roi Shapour, de l'Empire sassanide (III^e-VII^e siècle), fut le premier à adopter le terme *Iran-shahr* qui signifie « royaume des Aryens ». Mais c'est au XX^e siècle que la Perse devient l'Iran, quand, en 1934, le roi Reza Chah Pahlavi demande officiellement à la communauté internationale d'utiliser le nom « Iran » pour désigner son pays.

dehors du pays. En plein essor d'une diversité sans précédent, elle dépasse les frontières terrestres et linguistiques. Et dans toutes ces créations, le genre de la nouvelle occupe une place importante. Il s'est forgé à travers le temps et cinq générations d'écrivains et nouvellistes qui ont contribué à son épanouissement : d'Hedayat¹ et Tchoubak² à Golchiri³ et Sadeqi⁴, parmi tant d'autres.

Dans ce café-librairie de Téhéran où nous étions résonnait la voix sensuelle d'une chanteuse de « blues persan ». L'Iranienne, installée à New York, chantait les odes mystiques de Rumi, le poète du XIII^e siècle : « Tous les détails du monde sont des amants. » Notre discussion sur la littérature iranienne d'aujourd'hui s'orienta vers la notion d'exil, au sens large, qui a toujours suivi la littérature persane. Comment peut-on définir une expatriation linguistique et littéraire ? De quelle manière devient-on un exilé tout en restant dans son pays ? On peut dire que l'imagination devient la seule terre d'accueil quand l'écrivain se trouve dans un état d'insécurité, quand il est ignoré ou menacé et son œuvre confisquée, quand il écrit sans avoir l'autorisation de publication, quand la censure et la peur sont omniprésentes. Ainsi, la littérature devient le pays où l'on peut vivre ensemble en toute liberté. Chacun vit son exil à sa manière et, en se réfugiant dans la littérature, les écrivains iraniens dispersés dans le monde se rejoignent. « Mais comment peut-on continuer ? Quel est le moteur ? » dit l'un, et l'autre répondit : « C'est la folie, ou l'amour. » (...)

1 Sadegh Hedayat (1903-1951) : auteur, traducteur, essayiste, il arriva en France en 1926 et s'y donna la mort en 1951. Il est l'un des principaux fondateurs de la littérature persane moderne. La publication de son roman *La chouette aveugle*, en 1941 à Téhéran, créa des polémiques. Traduit en français en 1953 par Roger Lescot, ce roman fut salué par André Breton.

2 Sadegh Tchoubak (1916-1998) : romancier, nouvelliste et traducteur, il est l'une des figures marquantes de la vie littéraire iranienne des années cinquante et soixante. Il publia notamment deux romans et quatre recueils de nouvelles, et cessa d'écrire après son exil à Londres puis aux États-Unis, en 1975.

3 Houshang Golchiri (1938-2000) : romancier, nouvelliste et critique littéraire ; le livre qui le rend célèbre, *Le prince Ehtejab*, fut publié en 1968. Figure éminente de la littérature persane moderne, il milite contre la censure à l'époque du chah et aussi après la révolution islamique. La plupart de ses ouvrages étant interdits de publication, ils ont été sortis clandestinement du pays et publiés par les éditeurs de la diaspora (particulièrement en Suède).

4 Bahram Sadeqi (1937-1984) : poète et nouvelliste ; son univers surréaliste a inspiré la nouvelle génération d'écrivains iraniens après la révolution. Il est l'auteur d'un unique roman, *Le pays du Non-Où*, publié en 1971 à Téhéran.